

Au Simplon, les Valaisans possèdent un vaste territoire au sud du col, ligne de partage des eaux. Il y a là non seulement des pâturages, mais les communes et paroisses de Simplon-village et Gondo-Zwischberg, soit une population de 777 habitants en 1930, sur une surface de 177 km².

On est dans l'admiration pour ces Valaisans robustes et dynamiques, ils se sont imposés et s'imposent encore des travaux pénibles et parfois dangereux pour domestiquer les forces de la nature dans les montagnes. On pense à ceux qui, à l'alpe de Spitelmatte, vivent sous la menace constante du glacier de l'Altels, sachant bien que les catastrophes du passé pourraient se renouveler. Et aussi à ceux des Diablerets, du Rawyl, de Rossboden.

Pour tous il y a de durs moments: journées de pluie, de neige, de brouillard, de froid, les bêtes risquent d'aller dans des pentes glissantes, de rouler dans les précipices, angoisse pour le pâtre. « Mais que le beau temps revienne, et toute cette misère est vite oubliée. Voici, pour la racheter, des heures incomparables; le milieu du jour, quand l'air est tiède et calme, quand le soleil brûle, quand les grandes cimes semblent dormir ! » (P. Termier).

LE DROIT D'ETRE NATURALISTE ¹

par Jean Rostand

L'histoire naturelle est l'une des seules sinon la seule matière dont l'étude tende à affiner la perception du concret, et surtout à développer le sentiment, si nécessaire, de la complexité des choses. Ces souples contours du vivant qui narguent toute réduction à la géométrie, cette complication indescriptible de la structure qui fait de chaque être organisé un petit univers — complication qu'on peut faire ressortir toujours davantage en usant de grossissement successifs —, cette personnalité départie à chaque représentant de l'espèce, laquelle, en dépit de son unité, apparaît comme une collection d'uniques, tout cela fait de l'objet vital une source irremplaçable d'enseignements propres à dissiper certaine illusion mathématicienne qui est de croire que les réali-

¹ Nous reproduisons cet article paru dans les « Nouvelles littéraires », le 16 août 1962.

tés se laissent rigoureusement définir et qu'on en épuise le contenu par les outils de la pure logique.

A cet égard, je veux rappeler ici l'opinion du grand sociologue Emile Durkheim, qui voyait dans l'étude de l'histoire naturelle le meilleur antidote contre un cartésianisme simpliste: « Il faut faire sentir, disait-il, la nécessité de l'expérience, de l'observation, c'est-à-dire la nécessité pour nous de sortir de nous-même, pour nous mettre à l'école des choses, si nous voulons les connaître et les comprendre... Or, ce sont surtout les sciences de la vie qui sont susceptibles de faire comprendre à l'enfant ce qu'il y a de complexe dans les choses et ce que cette complexité a de parfaitement réel ¹ ». Leçon de complexité et, partant, leçon de modestie intellectuelle, d'humilité en face du réel, qui toujours déborde nos cadres théoriques, excède nos définitions, se joue de nos catégories, met nos syllogismes en échec. Leçon qui ne vaut pas seulement pour corriger un mathématisme présomptueux, mais pour mettre en garde contre tous les dogmatismes verbeux, tous les absolutismes des métaphysiciens, les apriorismes des idéologues.

Ce haut service que peuvent rendre les sciences naturelles à l'hygiène de l'esprit, les hommes du XVIII^e siècle en avaient déjà la notion. Dans les lettres de Charles Bonnet à Spallanzani, on trouve fréquemment cette idée que l'histoire naturelle est la meilleure des logiques, la plus sûre école du bien-penser. De même dans Réaumur, Diderot, Fontenelle. Il est à peine besoin d'ajouter qu'indépendamment de sa vertu formatrice, le contenu même de cette discipline offre une valeur inestimable. Je ne crois pas céder au complexe de l'orfèvre en disant qu'il n'est aucun secteur des programmes scolaires qui fournisse à l'esprit des notions de plus vaste conséquence. Comment un humain n'aurait-il pas intérêt à disposer — et le plus tôt possible — d'un rudiment de connaissance sur ce qui constitue son propre corps, sur ce que représente son espèce dans la nature, sur ce qu'est le phénomène vital, et même peut-être — mais ceci nous entraînerait trop loin — sur la façon dont la vie se transmet et se perpétue ? Monstrueuse, je l'avoue, scandaleuse m'apparaît l'ignorance de la plupart de nos contemporains adultes et prétendument, et soi-disant cultivés, quant à ces faits essentiels que nul ne devrait avoir licence d'ignorer, tant ils sont indispensables à une saine compréhension de tous les problèmes humains. Que l'histoire naturelle, que la biologie ne fasse pas encore partie de la culture générale, que des gens se puissent croire cultivés alors qu'ils ne

¹ *L'Education morale*, 1925.

savent rien du principal, est à mes yeux le signe d'une sorte de barbarie intellectuelle. Il faudra qu'on finisse par comprendre qu'un minimum de savoir biologique n'est pas un luxe culturel, un ornement facultatif de l'esprit, mais une pièce maîtresse de l'entendement.

Il n'est pas exagéré de dire que, de nos jours, la réussite scolaire est principalement assurée par l'aptitude aux mathématiques ou par la facilité d'expression. Le problème ou la dissertation française... Les chiffres et les mots... Le tableau noir, ou la page blanche... Autrement dit, symboles et abstractions. Et tout le reste ? Le concret, le réel, le vivant ? Cela compte-t-il donc pour si peu ? Je ne voudrais pas ici faire la part trop belle à ceux qu'on appelle les cancre, mais je me permets de penser que, parmi ceux qui, à seize ans, sont incapables de résoudre un problème d'algèbre et malhabiles à dissenter sur Voltaire ou Corneille, il peut se trouver d'excellents esprits, qui, servis par des mains adroites, feraient de bons naturalistes ou biologistes. De plus en plus, le préjugé s'accrédite que l'instrument mathématique est indispensable à quiconque veut s'engager dans les voies de la science. Et pourtant, dans le passé, combien de naturalistes voyons-nous qui surent être grands sans en avoir l'usage !

De Charles Darwin, par exemple, son ami Herbert écrivait : « Il n'avait aucune disposition naturelle pour les mathématiques, et il les abandonna avant d'avoir vaincu les premières difficultés de l'algèbre et après avoir eu une querelle particulière avec les racines imaginaires et le théorème des binômes ». Quant à Alfred Russel Wallace — autre grand naturaliste, c'est lui qui proposa, en même temps que Darwin, la théorie de la sélection naturelle — il nous confie lui-même qu'il n'a jamais pu saisir le principe du calcul différentiel et qu'il s'est égaré dans ce « labyrinthe sans issue » qu'était pour lui le calcul intégral. Estimant qu'il n'aurait jamais pu devenir un bon mathématicien, il doute que ses efforts en ce sens aient eu pour lui la moindre valeur ; en tout cas, il n'eut jamais l'occasion d'utiliser son maigre savoir, si péniblement acquis.

Mais, dira-t-on sans doute, ce sont là gens d'une autre époque. Aujourd'hui — en 1962 — les mathématiques sont nécessaires au biologiste, comme à tout homme de science. Hors d'elles, point de salut. Je ne suis nullement convaincu de cette nécessité. Que les mathématiques interviennent fructueusement en certains domaines des sciences naturelles, génétique, biométrie, etc., nul ne songe à le contester ; mais elles n'interviennent pas, il s'en faut, en tous les domaines. De belles choses restent à trouver en dehors de la statistique et des exponentielles. Som-

mes-nous donc assez riches en talents créateurs pour nous priver délibérément d'un Wallace, d'un Darwin ? Notez que je ne dis point qu'il y ait contradiction foncière entre l'esprit naturaliste et l'esprit mathématicien. Buffon, Mendel, Fabre et bien d'autres étaient aptes aux mathématiques, même supérieures; je dis simplement qu'il y a des naturalistes, et non des moindres, qui sont peu doués à cet égard. Pour ceux-là, je réclame le droit à l'existence... Et j'ajouterai — afin qu'on ne pense pas que je vide ici une querelle personnelle — que, dans ma jeunesse, j'aimais beaucoup les mathématiques, y réussissais fort décemment, si bien que j'ai pu, grâce à elles, compenser, au baccalauréat, une insuffisance caractérisée en matière littéraire.

Qu'est-ce qu'un naturaliste ?

Le naturaliste, ne l'oublions pas, n'est pas, ou n'est pas forcément, un homme de science pareil aux autres: c'est parfois un hybride assez singulier qui, tenant un peu de l'artiste, est venu à la science par le biais de l'amour de la nature.

Certes, il partage avec les autres hommes de science la curiosité, le désir de comprendre; comme eux, il poursuit cette « joie de connaître » qu'a si noblement célébrée Pierre Termier; mais, chez lui, on trouve une certaine attitude émotive, une certaine forme de sensibilité. La nature, à ses yeux, n'est pas un simple champ d'études, une collection d'objets dont il s'agit de démontrer le mécanisme: elle lui est une source d'émotions, assez difficiles à définir, à expliciter, et même pour lui.

Cette faculté de s'émouvoir devant la chose de vie, quelques-uns d'entre les naturalistes l'ont exprimée avec une saisissante vigueur. « Quelles peines, quelles recherches — disait le grand botaniste Charles Linné — pourraient être plus fatigantes, plus laborieuses que celles de la botanique si un bizarre enchantement que je ne m'explique pas ne nous poussait vers elles, au point que l'amour des plantes surpasse l'amour de nous-mêmes ? En réfléchissant au sort des botanistes, j'hésite, ma parole, si je dois qualifier de sage ou d'insensé leur ravissement devant les plantes. »

Quant à Darwin, pour connaître jusqu'où peut aller une sensibilité — une sensualité — de naturaliste, il n'est que de lire le *Journal* où, jeune voyageur, il nous fait part de ses enthousiasmes.

Etonnants, fascinants, splendides, merveilleux, incroyables, sont les adjectifs qui sans cesse reviennent sous sa plume. Dans les forêts brésiliennes de Bahia ou de San Salvador, la profusion des insectes brillants

et des fleurs chatoyantes lui font connaître « une sorte de délire ». Et, tout au long de sa vie, cette passion de la nature se manifestera avec une égale violence, n'ayant pas besoin, pour en être instiguée, des somptuosités de l'exotisme. Ecoutons-le décrire à son ami Hooeker la fécondation d'une orchidée, *Orchis pyramidalis*: « Un organe, en forme de selle, saisit un poil de façon admirable; alors, un autre mouvement se produit dans les masses polliniques, qui dispose celles-ci à abandonner le pollen sur les deux faces latérales du stigmate. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau ». Darwin, dans son petit jardin de Down, ne se rassasie point des splendeurs florales. Comme il s'amuse — c'est son mot — avec ses orchidées ! Parlant de l'une d'elles: « J'en suis devenu à moitié fou... C'est vraiment une chose splendide que de surveiller, à un faible grossissement, ce qui se passe lorsqu'on introduit une pointe dans une fleur jeune que nul insecte encore n'a visitée. » Et encore: « Ce sont de merveilleuses créatures, et je songe quelquefois, en rougissant de plaisir aux moments où je découvrais quelque détail nouveau dans leurs méthodes de fécondation ». Tel est son ravissement devant elles qu'il en éprouve une sorte de culpabilité, comme s'il sentait lui-même qu'en ces moments de joie, l'artiste l'emporte un peu trop sur le savant. Le fils de Darwin — Francis — a évoqué, en termes charmants, cette tendresse du grand homme pour les plantes: « J'aimais à l'entendre vanter la beauté d'une fleur; c'était à la fois un sentiment de reconnaissance envers la fleur elle-même et un amour personnel de sa forme, de sa couleur. Je crois encore le voir manier délicatement une de ses fleurs favorites; il éprouvait une admiration pareille à celle d'un enfant ». (Entre parenthèses, je crois bien qu'en tout naturaliste, il reste un peu de la naïveté de l'enfant; et c'est encore une affinité avec le poète.)

Et maintenant, voici un autre grand naturaliste, un autre grand voyageur, Wallace: il nous a dit quelle fut son exaltation le jour qu'il captura, en Amérique du Sud, un mâle du papillon *Ornithoptera*: « Quand je le retirai de son filet, et que j'écartai ses ailes éclatantes, je fus plus près de m'évanouir de délice et d'excitation que je ne l'avais jamais été dans toute ma vie: mon cœur battait à se rompre; tout mon sang affluait à mon cerveau, me laissant une migraine pour toute la journée ». Quant à Fabre — dont les *Souvenirs entomologiques* embellirent mon enfance et révélèrent à tant de jeunes gens les attrait de la nature —, qui ne connaît la page où il décrit sa première rencontre avec la poire stercorale du scarabée sacré ?

Dans un très joli livre (*Romance of Natural history*, 1875), un naturaliste anglais, Philip Gosse, a bien parlé « de ces événements qui mar-

quent l'imagination du naturaliste, et il sent qu'ils ne seront jamais effacés... Tout observateur de la nature est familier avec de tels *memorabilia*, et ceux-là les connaissent le mieux qui ont le tempérament poétique et disposé à ressentir ce qui est neuf, étrange, noble ou magnifique... »

En dehors de ces grands moments, gravés dans la mémoire, c'est la vie entière du naturaliste qui est tissée de petites aventures et de ravissantes surprises. Même la vue des choses les plus banales redonne sans cesse une fraîcheur nouvelle à son plaisir de spectateur — j'allais dire de voyeur. Au cours de son travail, que d'instants qui ne sont pas de recherche, qui n'ont point de visée utilitaire et relèvent de la contemplation, de la délectation ! Si c'était jamais perdre son temps que le passer avec ce qu'on aime, je dirais : que de temps perdu avec la nature... Que de temps perdu à la regarder de façon toute désintéressée — à attendre qu'un tentacule se déploie, qu'un œuf ait fini d'approfondir son premier sillon... Que de regards donnés pour rien, que d'attention prodiguée en pur luxe, pour le seul contentement de revoir ce qu'on a déjà vu cent fois... Au plaisir du naturaliste, il n'est point de satiété ; et l'âge même ne le modère pas. Jusqu'à son dernier souffle, Linné fera dévotion au règne végétal. « Un abrisseau à thé vivant — s'écrie le vieux botaniste — est-ce possible ? Je suis bien usé ; et pourtant si j'étais sûr qu'il s'agit d'un véritable arbre à thé, je serais encore capable d'aller à Gothembourg, et de le rapporter moi-même dans mes bras jusqu'à Upsal. » On dit que, tombé en enfance, Linné manifestait, devant les fleurs, le même émerveillement.

« L'invincible amour de la nature », a dit un grand écrivain, Michel, qui, sans être un naturaliste, en avait l'âme. De vrai, cet amour survit à toute déception, il nargue tout pessimisme. Alors même que tout paraît vain, creux, futile, artificiel, alors que la politique est décevante, et fastidieuse la littérature, alors qu'on attend plus grand-chose de la vie et des hommes, on trouve encore le cœur de se pencher sur une corolle ou sur une chrysalide.

Curieusement élective est la sensibilité du naturaliste. Il est rare qu'on soit touché, ou du moins qu'on le soit également, par tous les aspects qu'offre la nature. « Pourquoi, dit Gosse, un homme se sent-il ému à capturer telle sorte de papillon, ou à entendre le chant de tel oiseau, alors qu'il se soucie peu de l'éléphant ou du lion ? Pourquoi, devant une fougère, celui-ci connaît-il une rare émotion, et celui-là devant une touffe de mousse, quand tous deux ils restent indifférents

devant les magnifiques feuilles du palmier ? Nous ne pouvons en donner d'autre raison que la particularité de pensée et de sentiment qui fait l'individualité de chacun. » Ce sont précisément ces différences de sensibilité qui souvent dirigent le choix du jeune naturaliste : vers l'animal ou vers la plante, vers tel groupe ou vers tel autre... L'un préfère la turbulence animale, l'autre « la silencieuse sensibilité des plantes » ; l'un préfère le grand, et l'autre le petit, voire le minuscule ; l'un préfère le sang chaud, et l'autre le sang froid ; l'un préfère la coquille, et l'autre la chitine.

Toujours est-il que souvent la vocation du naturaliste se déclare précocement, et avant même que la curiosité scientifique proprement dite ait pu s'éveiller. « Depuis mon enfance — dit Fabre — coléoptères, abeilles et papillons étaient ma joie ; d'aussi loin qu'il me souvienne, je me vois en extase devant les magnificences des élytres d'un carabe et des ailes d'un « machaon ». Le petit Fabre « allait à l'insecte comme la piéride va au chou, et la vanesse au chardon ». Quel saisissement sera le sien devant le « bleu ineffable » de l'hoplie, devant l'œuf du saxicole, dont la gracieuse courbure lui donne « la sainte commotion du beau » !

Dirais-je que, pour moi — à soixante ans de distance — je me souviens encore du plaisir que je ressentais à capturer (bien avant d'avoir lu Fabre !) les hoplies qui abondaient aux berges de la Nive et les petits cryptocéphales qui posaient des taches d'or dans les fleurs des prairies.

L'émotion du naturaliste

Cette émotion du naturaliste en face de la chose vitale, quelle est-elle au juste ? Relève-t-elle de la sensibilité esthétique ? C'est ce que l'on dit communément. Mais, à vrai dire, je soupçonne qu'il s'agit de quelque chose de plus profond. Seule une psychanalyse serait à même d'en discerner, chez l'enfant, les racines affectives. Je me bornerai à dire brièvement ce qu'elle me paraît être à partir du moment où l'on en prend conscience.

Lorsque le naturaliste, devant un ventre de bousier ou devant les yeux d'une libellule, s'écrie : « Que cela est beau », il entend, par là : je suis touché, je suis ému. Mais cette beauté ne le touche à ce point que parce qu'elle est bien autre chose que beauté. La même couleur, le

même éclat, la même forme le laisseraient indifférent s'il s'agissait d'un objet inerte, aperçu à la vitrine d'un bijoutier. C'est que la beauté, ici, n'est pas œuvre de l'homme et voulue par lui : elle s'est faite toute seule, on ne sait comment. Beauté spontanée, innocente, involontaire... A travers ce petit ventre ou ces gros yeux, notre ferveur s'adresse à l'entière nature, qui a fait cela, à la *Natura naturans*, à l'Immense dont ce peu est le signe, le témoignage. *Signatura rerum*, disait le mystique Jacob Boehme.

Par l'entremise de l'insecte, nous sommes affrontés à une réalité qui nous dépasse; de lui, nous recevons un message qui, si nous le savions déchiffrer, nous donnerait la clef de l'univers. Rien qu'à le regarder, rien qu'à lui adresser notre ferveur interrogative, nous nous sentons en communion avec *Ce qui est*. Nous absorbons gourmandement par les yeux la secrète vérité qui est aussi la nôtre, puisque, œuvres du même auteur, nous sortons tous du même atelier.

Certes, ce spectacle du vivant, chaque naturaliste, pour peu qu'il s'aventure à philosopher, est tenté de l'interpréter à sa manière... D'aucuns se permettent de nommer, voire de personnifier ce qui les enivre. Jean Swammerdam, qui fut, au XVII^e siècle, un des grands amoureux de la nature, et à qui l'on doit ce monument de science et de piété, la *Biblia naturae*, voyait, dans le moindre détail des structures animales, un « labyrinthe de miracles » où éclate la marque du Divin; il révérait la toute-puissance et la sagesse créatrices jusque dans les mouvements de l'intestin du pou, dans les facettes de l'œil de l'abeille — de cet œil dont il disait que l'étude lui avait procuré plus de plaisir que s'il avait ajouté plusieurs siècles à son existence. Même attitude foncièrement religieuse chez Linné, pour qui, comme pour Swammerdam, le privilège du naturaliste est précisément de jeter un coup d'œil dans le cabinet secret de la Création. D'autres naturalistes — Goethe, Haeckel — identifient nature et Dieu; d'autres encore, refusant le divin, et même l'esprit, glorifient le génie chimique de la matière vivante; d'autres ne veulent entendre parler que de hasard ou de cybernétique... Enfin, il y a ceux — et, de plus en plus, je serais tenté de me ranger parmi eux — qui, devant les inégalables prouesses du vivant, préfèrent de ne les point qualifier. Résolument agnostiques, estimant qu'aucun mot humain, aucun concept humain ne serait ici de mise, ils acceptent de se trouver devant le provisoirement et le peut-être à jamais impensable, et se plaisent à faire hommage à « Ce qui est » d'une émotion qui s'interdit de se convertir en jugement.

Mais, à vrai dire, peu importe l'opinion philosophique du naturaliste. Peu importe que celui-ci ne voie dans l'insecte qu'un petit robot électronique, ou que celui-là y mette une flamme divine, ou que cet autre décide de rester coi devant l'énigme; entre eux tous, il existe une fraternité d'âme. Malgré qu'ils en aient, et si âpres que soient leurs discussions sur le plan doctrinal, ils sont de même famille, de même race, tous les dénombreurs de tarsi, tous les caresseurs d'élytres. Frères en nature, si l'on ose dire. Ils sont de ceux qui ont écarquillé les yeux devant le vivant, de ceux — comme disait Fontenelle de Malebranche — qu'un insecte touche plus que toute l'histoire grecque ou romaine...

Cet être un peu particulier qu'est le naturaliste, je voudrais qu'on lui reconnût le droit d'exister et de se développer. Or, ce droit n'existera en fait que lorsqu'on accordera à l'histoire naturelle, dans l'enseignement secondaire, la même importance, la même dignité qu'aux mathématiques. Mon vœu n'est pas seulement dicté par le désir de voir nombre de jeunes gens, aujourd'hui condamnés à l'insuccès, acquérir des diplômes universitaires qui leur permettent de travailler selon leurs goûts; il répond aussi à l'importance sans cesse croissante des sciences de la vie. Sur cette importance, tout le monde, aujourd'hui, s'accorde, car nul n'ignore la valeur des applications de la biologie en médecine, en bactériologie, en agriculture, etc. C'est de la biologie que viendront les découvertes les plus ardemment souhaitées de tous: prolongation de la vie, armes efficaces contre le cancer... C'est la biologie qui doit aider l'homme à accroître ses sources de nourriture.

Dans un livre récemment publié², je relève la phrase suivante: « Incontestablement, c'est la vie elle-même qui doit être aujourd'hui le centre de la recherche scientifique. De l'avenir de la biologie dépend dans une large mesure celui de l'humanité ». Si donc, aujourd'hui, les hommes politiques commencent de comprendre, si l'on semble admettre, en haut lieu, que le pays a besoin de biologistes, qu'est-ce qu'on attend pour en tirer les justes conséquences, dont la première est qu'il faudrait donner leurs chances à tous ceux qui — avec ou sans mathématiques — veulent se vouer à l'étude de la biologie? Répétons inlassablement que, dans l'état présent des choses, on se prive de sujets capables d'apporter un concours précieux à la collectivité. Chaque fois qu'on refuse à un jeune homme épris de sciences naturelles la possibilité d'aller au bout de ses études, on coupe court, peut-être, à une carrière dont l'humanité eût recueilli les bienfaits.

² *La Terre et la faim des hommes*, par Edouard Bonnefous, ancien ministre.

A ceux qui voudraient faire une distinction entre histoire naturelle et biologie proprement dite, je rappellerai que la frontière est bien indécise entre les deux. C'est un zoologiste, Metchnikoff, qui a découvert le phénomène de phagocytose. Avant de découvrir, avec Richet, le phénomène de l'anaphylaxie, Paul Portier avait consacré des années à scruter la digestion des insectes aquatiques...

Il est enfin une dernière considération que je voudrais faire valoir. La biologie est une des rares sciences dans lesquelles de grandes découvertes peuvent être faites sans appareillage onéreux. Citons les recherches de Thomas Hunt Morgan sur les chromosomes de la mouche du vinaigre, de Muller sur les mutations artificielles, de Speman sur l'organisateur des amphibiens, de Briggs et King sur la transplantation des noyaux embryonnaires, de Medawar sur la greffe, d'Etienne Wolff sur les changements de sexe et la culture des organes embryonnaires: tout cela ne demandait que patience, sens de l'observation, astuce expérimentale, habileté manuelle (entre parenthèses, il serait plus utile de développer l'adresse chez le futur biologiste que de le bourrer de mathématiques).

En bref, une politique réaliste, cohérente, de la recherche biologique s'imposerait, dont le premier geste serait d'ouvrir largement les portes de l'enseignement supérieur à tous les jeunes qui, séduits par la biologie, font preuve de cet esprit d'observation et de finesse qui est bien plus nécessaire dans l'étude de la vie que l'aptitude à jongler avec les symboles. Pour ces jeunes gens — et non seulement dans leur intérêt, mais dans l'intérêt de la science, de l'homme — je revendique le droit d'être de purs naturalistes.

SIGNES ET COULEURS DES ECORCES ET DES PIERRES

par le Dr Oscar Forel, à St-Prex

C'est parce qu'aucun titre ne me paraissait convenir tout à fait que j'ai adopté ce néologisme synchronies pour désigner une chose nouvelle. On dit bien sym - phonie, et sym - pathie, etc. Le lecteur en déduit tout naturellement: harmonie des couleurs.